

## 1 Séance du 12 janvier 2000

### 1.1 Articulation du *je* et du *nous*

L'articulation du *je* et du *nous*, c'est la vision que le siècle a eu de lui-même quant à la figure du sujet dans la corrélation du singulier et du pluriel : *je*, *nous*, comme question grammaticale. Un grand courant de pensée de ce siècle a été que toute subjectivation a été collective, c'est une idée de très grande puissance, de très grande force. Toute véritable figure de subjectivation est de l'ordre du *nous*, tout *je* véritable est subsumé par un *nous* : la composition d'un sujet désigne une figure de levée collective.

Nous sommes à un point où il y a une inversion sur ce sujet, *je* comme seule figure concrète de la subjectivité, période autobiographique. La seule écriture assurément authentique est l'écriture subjective, HUSSERL : réactiver les sédiments. Idée qu'un sujet véritable authentique est un sujet historique, représenté par la configuration historique. Connexion essentielle entre cette conviction et la passion du réel.

Conviction que l'on peut réaliser dans le monde les idéaux prophétiques, le signe en est le réel. On passe enfin au réel. Le vouloir n'était pas une fiction mais touchait au réel, c'est une grande passion du siècle. Aujourd'hui, le vouloir est étroitement circonscrit au réel. On ne peut que *trop* vouloir, il y a une nature des choses qu'on ne peut que violenter.

La philosophie spontanée du temps est aristotélicienne, faite plus de petits vouloir dans des petites choses fasse à une nature implacable. Notre premier ministre : « on ne peut rien à rien, donc on peut un petit petit peu » ; il n'y a pas à faire, il y a à laisser faire, il y a une nature. C'est naturel de penser qu'il y a plus naturel. La thèse de la passion du réel veut que l'on puisse toucher au réel.

Siècle obscur, opaque qui pose le problème suivant : celui du lien entre passion du réel d'un côté et de l'autre que toute subjectivation authentique est collective. Le monde va changer de base, le *je* est subordonné au *nous*. La figure du *je*, individuelle est subordonnée et même sacrificable car le *je* est inessentiel.

## 1.2 Présentation en variations

### 1.2.1 Première variation philosophique

L'idée qui a cheminé sous des formes variées est que le réel d'un individu lui est transcendant. C'est ce qui rend possible la subordination du *je* à autre chose que lui-même. Théorie du sujet qui renvoie le réel du *je* à une dimension au regard de sa propre constitution. SARTRE: transcendance de l'ego.

1. c'est le thème ouvert de la subjectivité, à la fois ouverture et excentrement ;
2. transcendé en devenir de la question du sujet chez Jacques LACAN, ou dans la psychanalyse en général.

Ce que dit la psychanalyse est qu'un sujet n'est pas saisissable dans sa stricte identité. Le sujet est en position d'excentrement par rapport à sa propre vérité. Élément de transcendance : l'Autre qui entre dans la constitution intime du sujet. Il n'y a pas de saisie du sujet comme intériorité identitaire mais toujours un principe d'écart, de décalage.

La prévalence du *nous* va pouvoir se loger là, comme *je* à distance de lui-même. C'est le sujet comme écart à soi-même et finalement comme « transcendance » intérieure, ce qui vient de cet écart ou même ce qui nomme cet écart va être constituant des médiations subjectives.

On peut le dire autrement.

La théorie du sujet pose qu'il n'y a pas de *nature* du sujet, le sujet est in-naturalisable, il n'y a pas d'essence du sujet. Toute subjectivation met en jeu autre chose qu'une nature du sujet, qu'une essence du sujet. Le sujet est identifier de manière essentielle au point du manque, c'est de ne pas avoir d'essence qui est sa constitution. Son essence — manque à être — est son essence.

Donc, la question de son réel est ouverte si le sujet est le manque à être. D'où la thèse : sujet égale évidemment, ni structure ni [. . .] ; sujet : là où ça manque. Cette thèse va contre la thèse du *je* subordonné au *nous*, la thèse de la dimension sacrificielle du *je* (MALRAUX).

C'est là où se loge le réel comme lien intime entre ces deux thèses. Ce qui fait lien, c'est la conception du sujet comme manque. Le *nous*, le surgir historique est le seul réel possible dont le sujet a pour essence le manque : le sujet est figure de réception de ce qui lui fait défaut : homme nouveau, point où le sujet manque à soi.

Implique que le sujet n'est rien, d'emblée, de n'être rien le rend capable d'être quelque chose dans une figure qui n'est pas la sienne. Ultimement, s'il est sacrificable, c'est qu'il n'est rien, donc vous ne sacrifiez rien. Le *nous* est immortel, composé de riens.

C'était la première variation comme subsomption du *je* sous le *nous* car le sujet est pur manque à être, il y a du sujet selon l'occurrence, il n'y a du sujet que dans le corrélat d'une puissance et d'un manque.

### 1.2.2 Deuxième variation

Comment le siècle a-t-il réorganisé les trois grands signifiants de la révolution française : liberté, égalité et fraternité. Qu'est-ce qui a été prononcé là-dessus ? La thèse hégémonique aujourd'hui est que ce qui compte est le premier signifiant : liberté. On aura les autres si la croissance est bonne. Cette articulation a un nom : la démocratie.

Égalité a été désignée comme but stratégique, par exemple sous le nom de communisme. La liberté est une condition abstraite, supposée mais pas thématisée. Sur la liberté réelle, il y a des énoncés peu probants, car c'est une idée abstraite. Finalement le réel immédiat c'était la fraternité. Ce qui était immédiatement expérimentable c'était le réel.

Ni égal ni libre, expérimenté de terribles contraintes et une égalité mythique. L'expérimentation du nous implique de relire MALRAU : le réel révolutionnaire n'est ni un programme quelconque ni [...] c'est une nouvelle manière d'être ensembles. C'est le mot *camarade* : réel d'une médiation immédiate du faire.

Ce qui fait preuve que c'est réel, c'est le rapport du *je* et du *nous*. Si l'égalité est largement mythique, la fraternité pratique est exposée immédiatement (cf. Critique de la raison pratique SARTRE) comme preuve du nouveau.

Il n'est pas question d'utopie dans cette affaire, l'élément déterminant de la subjectivité est le présent, figure expérimentée dans l'articulation du *je* et du *nous*.

- égalité : c'est l'imaginaire, le pragmatique incertain ;
- liberté : c'est du symbolique, purement formel, condition de possibilité non thématizable ;
- fraternité : le réel.

L'élément déterminant était la fraternité expérimentée dans l'action collective ; l'action vallait pour elle-même.

### 1.2.3 Troisième variation

Tout cela implique, suppose la détermination de grands collectifs référentiels, de grands ensembles objectifs comme s'ils avaient été des lieux de toute subjectivation possible : la nation, la race, la classe (toute tendance confondue).

Le nous : collectif, grains ensembles inertes au départ, matière objective de la subjectivité, sa détermination possible en objectivité ; corps passif de la subjectivation, corps passif de la venue à jour du nous. La classe ouvrière, c'est un sujet qu'on ne verra pas, les ariens encore moins. Ce ne sont pas des figures collectives surgissantes.

Grande figure convoquée par la subjectivation, pourquoi ne se contente t'on pas du nous réel : ensemble de grévistes, bataillon qui se révolte, des singularités mais pas des catégories objectives. Pourquoi est-ce assigné à de grands ensembles inertes ? Adossement à des inerties objectives ?

Ça intervient dans la question de la nomination : obligation pour une singularité pratique de recevoir un nom générique, un nom irréductible à sa singularité, en excès sur sa singularité, implique, donne nom commun et non pas nom propre, c'est une question, liée à la question de l'universel : la singularité doit se présenter comme universelle.

Les grandes totalités macroscopiques, inertes : tel processus relève de la révolution prolétarienne. Le corps inerte est une sauce nominale : fait valoir la singularité au delà d'elle-même comme singularité historique, générique. C'est la question de savoir comment le sujet a nommé les choses :

- n'aimer que la singularité, c'est la fraternité, personne n'est fraternel vis à vis du prolétariat ;
- l'inscrire dans une époque, un nom.

Pourquoi a t'on besoin de grands collectifs pour donner des noms ? Ça n'a pas été le cas en 1792, les révolutionnaires se sont donnés des noms sans passer par le collectif, ils universalisent la chose en employant des noms de l'antiquité.

Au XX<sup>e</sup> siècle, toute tendance confondue, la source de l'élargissement par le nom, c'est le tribut payé à la science. Implique, donne

une légitimité à la classe ouvrière qui se prévaut d'une détermination scientifique.

Deux moments :

1. il faut des noms : comme dilatation de la singularité c'est-à-dire de sa transformation en épopée. Le siècle s'est vu comme épique d'où la dilatation de la singularité (race arienne) ;
2. la légitimité des noms a été cherchée du côté de la science, même les nazis, race du côté de la science, mythologie scientifique.

C'est une raison pour laquelle la piste du réel se perd. Ni les noms, ni la source des noms ne sont des disciplines du réel. Salut à la science. Ce sont des protocoles de déformation de la singularité. Marxisme (su siècle précédent) : fraternité scientifiquement justifiée.

#### 1.2.4 Quatrième variation

Le siècle à travers tout cela, a proposé sa propre vision de ce qu'est le temps historique. Quelle conception du temps a été charriée par le temps du siècle? Quelle est notre conception du temps? Maintenant?

Nous n'en avons aucune, nous avons une période de détemporalisation séjà après demain est totalement abstrait, avant hier totalement opaque. Il n'y a pas de temps, donc nous sommes dans une période instantanée, ça va avec l'idée qu'une nature des choses qu'il faut laisser faire. Le temps est une construction. Les plans quinquennaux, c'était le temps.

De GAULLE : le plan est une ardente obligation, c'est l'idée qu'on soumettait le devenir à la volonté des hommes. Le plan, c'est la conviction que l'histoire n'est pas une nature. On pouvait prescrire, construire le temps.

C'était tout le contraire d'un temps passif ou machinique, c'était un temps de la puissance du nous. Le temps lui-même était un temps épique. Le plan quinquennal devient la matière d'une épopée possible, norme de la production laitière, ontologie du temps. C'est une transmutation grandiose à sa manière, faire pénétrer au fin fond, une conception du temps alors qu'en général nous avons une conception passive de notre rapport au temps.

C'est le temps cyclique de la paysannerie, temps immobile, lentement immobile. La détemporalisation actuelle est toujours très rapidement immobile, c'est l'immobilité dans la frénésie urbaine.

Si on veut parvenir au réel du temps : il faut le construire.

Si vous ne le construisez pas, vous serez pas dans le cas du temps, vous serez dans son absentement. La proposition épique d'une construction intégrale du temps s'oppose à la détemporalisation agitée contemporaine, rien n'est jamais semblable d'un jour à l'autre, c'est le temps de la bourse.

### 1.2.5 Cinquième variation, plus esthétique

Cette variation porte sur les formes de la matérialité collective. Le siècle a été le siècle de la manifestation dans tous les sens du mot du déploiement collectif de toutes les durées : siècle de la grande manifestation.

Le nous montrant sa propre puissance, manifestation depuis le sympathique défilé des [...], le nous devient une puissance physique. Nous comme sujet doté d'un corps. Quand le *nous* est là, le *il* tremble.

Quelle est la norme corporelle de l'identité subjective? La forme de la matérialité collective sous la forme du nous comme hantée par le nous insurrectionnel. C'est l'idée que le nous est tout puissant ce qui implique que le possible a changé. Si on n'a pas cette conviction, c'est que la manifestation a raté. Elle est sur l'horizon de « nous pourrions tout changer ». On pourrait tout changer puisqu'on peut quelque chose. Le siècle a été le siècle de la manifestation insurrectionnelle, laquelle est rarissime. C'est la hantise de la possible maximale de ce dont le nous est capable.

Siècle où le collectif paradigmatique est le collectif insurrectionnel. C'est la conception que le sujet s'est fait de la fête, comme fête politique, c'est-à-dire comme manifestation. Ça s'est retourné aujourd'hui, la fête, c'est ce qui n'est pas politique, c'est le festif.

Manifestation est un mot hegelien, dialectique, thèse fondamentale de HEGEL : « il est de l'essence de l'être de se manifester ». Il n'y a pas de distinction entre errance et apparence car l'essence de l'essence, c'est l'apparaître, l'essence se déploie dans sa propre apparition, la manifestation de l'être est l'essentiel dans son déploiement effectif.

La question du nous a été dialectisée, l'essence du nous est de se manifester, la manifestation comme attestation de l'être lui-même du collectif. L'être du nous s'épuise dans la manifestation, il est la manifestation. Il y a eu dans le siècle une grande confiance collective

dans la manifestation au sens équivoque entre le sens hegelien et le sens de la manifestation Bastille—République. Dans le nous, c'est une manifestation.

La manifestation est par excellence le lieu de la fraternité, dans une péripétie essentielle. La manifestation est beaucoup plus qu'une péripétie tactique, c'est une manifestation de l'être collectif, donc en un certain sens, c'est le lieu du réel lui-même, il n'y en a pas de représentation décollée, dans un certain sens, il n'y a pas de manifestation. Voilà pour la cinquième variation.

### 1.2.6 Sixième variation

Quelle conception de la légitimité s'est fait le siècle? Quel a été le protocole de légitimation?

C'est assez compliqué, nous repartons dans les grands ensembles. Faiblesse, en pensée, du siècle, le siècle s'est fait une conception représentative de la légitimité, est légitime la représentation de ce qu'on estime être le réel. Est légitime ce qui peut se présenter comme représentant le réel. La grande difficulté est que le réel se présente mais ne se re-présente pas. Le réel se rencontre, se manifeste, se construit, mais il ne se re-présente pas. Point d'achoppement entre passion du réel d'un côté et légitimité de l'autre : hiatus, incohérence.

On accorde de la légitimité sur une représentation fictive, la plus grande de ces fictions c'est le gouvernement. MALLARMÉ: le gouvernemental c'est de la fiction. Quand vous avez une séquence réelle, vous n'avez pas une re-présentation mais une présentation. C'est la présentation même des choses. Une séquence réelle, présentation articulée mais pas de légitimité représentative.

Donc la légitimité représentative ne pouvait pas être le réel. Seule l'inertie est représentable, pas le réel. La légitimité a été accordée à l'adossement aux grands ensembles spéculatifs, légitimité en décrochage du réel. Bizarrement la légitimation a été scientifique, au nom de l'objectivité, en ce sens l'idée de légitimité était héritière du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui n'est pas à la mesure de la passion vive du réel au XX<sup>e</sup> siècle.

Si on n'avait pas fait cette légitimation artificielle, si on n'avait pas procédé comme ça, on aurait été ramené à la singularité, thèse suivant laquelle il n'y a que des discontinuités. La représentation est toujours pour boucher le trou de la présentation. Ce qui se présente est discontinu, il faut boucher le trou.

Fond du problème : le réel est discontinu, c'est comme des grains de sable dit Jacques LACAN. La passion du réel aurait du être une passion soumise au discontinu. Le paradoxe du siècle, ou sa tension, vouloir faire de la passion du réel une figure de discontinuité : installer un récit continu sur une passion du discontinu.

Ce qui implique des légitimations infondées.

C'est le caractère sporadique ou non de l'accès au réel. La représentation : mettre du continu là où il y a du discontinu. Jacques LACAN : la représentation, c'est la colle, l'école, c'est la colle, la représentation c'est ce qui encolle le discontinu. C'est compatible avec l'autre dimension qui était celle du récit épique, il fallait créer pas mal de faux héros.

### 1.2.7 Dernière variation : sur le Deux

Il y a une cristallisation sur une théorie particulière du deux, Deux essentiel : le nous est ce qui n'est pas lui. Il y a deux manières quand on construit un nous sur ce qui n'est pas lui :

- amorphie multiforme : ce qui n'est pas le nous, c'est la multiplicité informe. Le nous formel est un principe de composition. Ce qui n'est pas le nous : c'est amorphe ;
- ce qui n'est pas le nous est dans la figure d'un sujet adverse.

Le conflit entre ces deux représentations : si vous admettez que surgit un nous, c'est-à-dire du sujet, comment voyez-vous ce qu'il y a en dehors de lui : sujet adverse ou multiple quelconque. Si le nous a affaire à l'informe multiple extérieur, sa tâche est celle de la formalisation de l'informe.

Ça, ça fait du siècle un siècle formaliste quand il a conçu que l'extension du nous consistait à formaliser l'informe : le réel se conquiert par la formalisation. C'est une tendance très puissante. Si vous faite face à une subjectivité adverse, le nous se conquiert par le combat, adversité, détruire la figure adverse et non pas la formaliser.

Donc, au cœur du siècle, un rapport entre formalisation et destruction. Formalisation *ou* destruction *et* destruction *par* la formalisation.